

Les couleurs de la mélancolie dans la peinture neuchâteloise, 1820-1940, de Léopold Robert à François Barraud

Une exposition du Musée d'art et d'histoire de la Ville de Neuchâtel du 29 février au 23 mai 04. Ouvert de mardi à dimanche de 10 heures à 18 heures, mercredi entrée libre. – www.mahn.ch

Organisée par le Seedamm Kulturzentrum de Pfäffikon (SZ) en collaboration avec notre musée, cette exposition placée sous le signe de la mélancolie propose pour la première fois un regard extérieur sur la peinture neuchâteloise. Son commissaire, Alberto de Andrés, a mis l'accent sur cinq grands peintres du 19^e et du début du 20^e siècle : **Léopold Robert**, **Maximilien de Meuron**, **Charles-Edouard DuBois**, **Gustave Jeanneret** et **François Barraud**. De nombreux autres artistes complètent ce choix, parmi lesquels les Robert, les Barraud, les Girardet, L. Berthoud, A. Bachelin, Ed. de Pury, J.-Bl. Niestlé ou J. Lombard.

Salle 1 – Léopold Robert et Maximilien de Meuron

La première partie de la salle accueille des scènes peintes en Italie par **Léopold Robert**. La région de Naples apparaît sous des coloris soutenus et dans des sujets tantôt festifs, (*Jeune fille de Sorrente avec un tambourin*, *Deux jeunes Napolitaines se parant pour la fête*), tantôt dramatiques (*Femme napolitaine pleurant sur les débris de sa maison détruite par un tremblement de terre*, *Femme d'Ischia au désespoir du naufrage de son mari*). Cette dualité se retrouve dans **le cycle des saisons** que Robert devait aborder, sans pouvoir l'achever, à la fin de sa vie : à la gaieté exprimée dans *Le retour du pèlerinage à la Madone de l'Arc* (le printemps à Naples) s'oppose, soulignée par un accrochage dos à dos, l'atmosphère lourde d'appréhension du *Départ des pêcheurs de l'Adriatique pour la pêche au long cours* (l'hiver à Venise), une composition à la maturation difficile et douloureuse qui fut suivie du tragique suicide de l'artiste. Une copie par Aurèle Robert, frère de Léopold, permet d'évoquer le troisième volet, la *Halte des moissonneurs dans les marais Pontins* (l'été dans la campagne romaine). Par ailleurs, Rome et ses environs inspirent plusieurs autres tableaux, certains mettant en scène des brigands, un thème alors très en vogue.

Dans la deuxième partie de la salle, l'œuvre de **Maximilien de Meuron** présente des paysages italiens et suisses. Les *Vue de Rome ancienne. Thermes de Caracalla* et *Vue de Rome moderne*, effectuées au terme de sa formation, témoignent déjà de la capacité du peintre à rendre les effets menaçants de l'orage ou le calme et la clarté. Ces deux types de vision sont encore plus accentués dans le déchaînement des éléments de *La vallée de Nâfels* et dans la beauté paisible, touchant au sublime, de la *Vue de l'île de Saint-Pierre*. Mais de Meuron peut aussi observer la nature de plus près et choisir pour sujet un cours d'eau en lisière de forêt (*La Diaz, ruisseau à La Lance près Concise*) ou encore un arbre dans ses moindres détails (*Le grand chêne, étude*). Admirable paysagiste, de Meuron est cependant surtout connu pour avoir été un précurseur de la peinture alpestre romantique. Cette réputation lui vient de son célèbre *Grand Eiger vu de la Wengernalp*, un tableau de haute montagne dont Rodolphe Töpffer avait salué le caractère éminemment novateur. L'exposition met en évidence cette œuvre clé en l'associant à ses études, au crayon et à l'huile.

Salle 2 – Charles-Edouard DuBois et Gustave Jeanneret

Personnage cosmopolite, **Charles-Edouard DuBois**, que l'on considérait volontiers comme « le plus français des peintres neuchâtelois », pratiquait essentiellement le paysage. Adeptes du travail de plein air, il rassemble de nombreuses études en vue des grandes compositions qu'il réalise ensuite en atelier, à Neuchâtel et à Paris. Souvent, ses études ou autres peintures et pochades plaisent davantage au spectateur d'aujourd'hui du fait de leur fraîcheur, de leur spontanéité et enfin de par le style et la liberté de la touche qui évoquent l'impressionnisme. Ici proche de Manet (*Au Bas-Meudon, près Paris, grande étude*), ailleurs dans l'esprit de Corot (*Chemin à Cernay, étude*), DuBois confère à ses paysages une note

poétique parfois teintée de mélancolie (*Bouée à Venise, étude, Paysage à Menton*). Un regroupement d'œuvres montre ses lieux privilégiés et ses souvenirs de voyages : les lacs de Neuchâtel et de Biemme, les environs de Paris, la Hollande, le Midi de la France et l'Égypte. Pour terminer, un espace plus généreux a été réservé à deux très beaux paysages de France.

Auteur d'une *Ferme à Sugiez* plus oppressante que celle de DuBois, **Gustave Jeanneret** s'est beaucoup préoccupé de la menace que pouvait constituer pour les campagnes l'industrialisation croissante de la fin du 19^e siècle. Plusieurs tableaux se réfèrent à cette thématique : *Calme champêtre*, hymne à la nature encore intacte, mais que traverse déjà, au loin, le chemin de fer, ou encore le portrait en pied du *Faucheur*, apparenté au naturalisme. C'est ce même faucheur que la femme de l'artiste contemple, pensive, dans l'intimité de l'atelier. Alors que la terre et ses métiers lui inspirent des œuvres empreintes d'une douce nostalgie, Jeanneret adopte un tout autre discours lorsqu'il décrit le monde industriel. Ici plus proche du réalisme de Courbet, il représente avec précision le travail en atelier (*Atelier d'horlogerie*) et en usine (*La fabrique de chocolat Suchard à Serrières-Neuchâtel*). Son œuvre prend alors une dimension critique tandis qu'il dénonce les conséquences néfastes de l'industrialisation, soit l'apparition de la nouvelle pauvreté qui conduit les plus démunis à l'alcool (*Le petit verre*) ou au suicide (*Sans espoir*, un tableau radical, unique dans le contexte neuchâtelois de l'époque). Jeanneret aborde également, cette fois-ci dans une acception plus large, le thème de la mort et du deuil à travers des œuvres réalistes et profondément émotionnelles.

Salles 3 et 4 – François Barraud

L'univers de **François Barraud**, particulièrement mélancolique, confine souvent à la tristesse. Il faut y voir l'expression d'un mal-être dû à une existence difficile. Issu d'un milieu très modeste, l'artiste vit dans la précarité pendant des années avant de voir son sort s'améliorer à partir de 1930. Pleinement associé à « l'école du gris », présente à La Chaux-de-Fonds au début du 20^e siècle (voir Charles Humbert et Madeleine Woog dans la partie « Panorama » de l'exposition), Barraud ajoute à cette gamme sombre son propre désarroi. Faute de moyens, ce sont ses frères, (*Les musiciens*), ainsi que sa femme Marie, et Louise, la jeune sœur de celle-ci, (*Femme et enfant, Tailleuses de soupe*) qui lui servent habituellement de modèles, quand il ne pratique pas l'autoportrait, le miroir lui renvoyant parfois l'image des peurs qui le hantent (*François à la tête de mort – Mélancolie*). Portraits, doubles portraits, scènes quotidiennes et grands nus sont toujours représentés dans des espaces clos, des intérieurs marqués par la solitude et le repli sur soi. Ce sentiment d'isolement, ainsi que la quête de la réalité pure placent Barraud dans la ligne de la Nouvelle Objectivité. Les natures mortes renvoient aussi à ce mouvement né en Allemagne pendant l'entre-deux-guerres. Plus colorées, composées d'objets familiers, elles magnifient les sujets les plus humbles (*Le casse-croûte, Le panier limousin*).

Salles 5 à 7 – Panorama de la peinture neuchâteloise 1820-1940

L'exposition se termine par une sélection d'artistes neuchâtelois de la période concernée. Puisant à tous les genres, ces œuvres comparatives permettent de mieux situer les cinq principaux protagonistes dans leur contexte régional. Du romantisme aux débuts de l'abstraction, en passant par l'orientalisme, le réalisme ou le symbolisme, cette présentation aérée ramène une nouvelle fois, en fin de parcours, au thème de la mélancolie et à la dualité de la vie et de la mort (*Le souvenir* de Charles L'Eplattenier). Un paysage d'une grande poésie, *Les rosiers (Jardin le soir à Vaumarcus)* de Blanche Berthoud permet de conclure dans le silence et le mystère.